

Introduction

L'ambivalence des rapports au « monde sauvage » est réapparue dans le contexte récent de la crise sanitaire. Cependant, cet ouvrage n'est pas le résultat d'un traitement opportuniste de ce retour du sauvage dans les plis de la crise planétaire. Le terme sauvage appliqué au domaine de la gestion de la nature, dans le contexte français en particulier, pouvait sembler désuet il y a encore une quinzaine d'années. Pourtant, nous assistons aujourd'hui à une mobilisation massive de ce mot, arrimé ou dans l'ombre du terme générique « vivant », très utilisée dans le champ de la philosophie de l'environnement ou de l'anthropologie de la nature. Le sauvage, un temps éclipsé par la biodiversité et la rhétorique de la gestion ou encore celle de la restauration de la nature ressurgit en suscitant les plus grands rêves comme les plus sombres angoisses. Le sauvage et son allié performatif, le réensauvagement (*rewilding* en langue anglaise) participent aujourd'hui à l'alimentation d'une controverse socio-environnementale : peut-on laisser faire la nature, y compris en Europe, essentiellement caractérisée et identifiée par ses héritages paysagers agro-sylvo-pastoraux ? Peut-on laisser faire la nature au point d'engager un retrait de l'intervention gestionnaire ? Les questions de la perte de contrôle et – en miroir – celle du processus de libération que le geste du laissez-faire écologique sous-tendent, agitent la sphère scientifique. En effet, toutes les disciplines semblent disposer d'un point

de vue sur le sujet, de données pour étayer des positions. Sauvage et réensauvagement ouvrent les imaginaires en même temps qu'ils alimentent des champs de bataille. L'appel du sauvage constitue également une voie très empruntée sur le plan éditorial et médiatique. Cette profusion participe à une forme de brouillage de la signification des termes. Sauvage et réensauvagement tendent à devenir des mots magiques dont la simple évocation permettrait de répondre aux enjeux et aux menaces d'effondrement de l'Anthropocène. Dans ce contexte, il semble opportun de proposer une mise au point épistémologique sur le sujet et de discuter les initiatives de (re)valorisation du sauvage qui semblent fortement orienter les imaginaires et projets de conservation de la nature et ce, à toutes les échelles spatiales, de la parcelle de jardin à la Terre entière.

Dans mes recherches précédentes, le sauvage est apparu de multiples manières et toujours selon des formes problématiques. Le sauvage est perçu dans l'exubérance végétale d'une rivière « abandonnée à elle-même » ou encore dans les flux redevenus tumultueux suite à la ruine ou au démantèlement d'un barrage. Le sauvage est artialisé *in situ* et *de visu* dans le cadre de mises en scène pittoresques. Mais il est également esthétisé dans le cadre d'actions de restauration écologique. Les projets de paysage comme les opérations d'ingénierie écologique jouent avec l'imaginaire, l'esthétique et les valeurs associées au sauvage. Dans une certaine mesure, il se trouve pris dans une logique de *design* spatial, ce qui peut conduire à contredire ses qualités intrinsèques (spontanéité, autonomie). Enfin, j'ai vu à l'œuvre des hiérarchisations naturalistes et culturelles du sauvage, j'ai pu prendre conscience de l'instabilité temporelle et géographique de ces classements. Dans le cadre de mes recherches sur les eaux courantes et stagnantes, chaque rencontre avec le sauvage a ouvert de nouvelles perspectives pour interroger les objets et les idées placés au cœur de ma réflexion. Au fil du temps, le sauvage apparaît comme un

réfèrent pour définir l'intérêt général et orienter l'action publique. La norme semble se construire par opposition avec le sauvage ou au contraire, le sauvage paraît saturer positivement l'horizon d'attente : il faut l'imiter, le laisser faire ou faire avec (Larrère, 2017 ; Fabiani, 1995 et 2000 ; Crist, 2019 ; Heyd, 2005). Le sauvage, à travers l'autonomie radicale qu'il sous-tend, constitue un vecteur pour interroger les stratégies de contrôle de la nature. Toutefois, le sauvage se trouve aussi hors du champ de ces diverses tentatives de mises en ordre ; il est là, dans les replis de l'action publique ou plus généralement dans ce qui échappe aux régimes d'intentionnalité. Il s'épanouit dans des interstices spatiaux ou sous forme de Tiers paysage (Clément, 2004). Il nous échappe, son étrangeté suscite des postures ambivalentes et des disputes. Substance, processus, force de vie, caractère d'un paysage ou catégorie spatiale : le sauvage peut fixer une très grande diversité d'interprétations. Il circule entre différents mondes et au sein de différents champs de savoirs. Il n'est pas seulement un passeur de frontières, il rend celles-ci floues, il révèle leur porosité. Le sauvage déjoue l'imposition de limites.

M'intéresser plus frontalement au sauvage se traduit dans mon travail par une réflexion approfondie sur deux processus distincts mais qui peuvent être articulés. Premièrement, dans le prolongement de l'étude de la déprise paysagère appréhendée dans les vallées fluviales, j'ai exploré d'une manière plus générale les différentes formes d'ensauvagement (ou d'*autorewilding* pour reprendre la formule d'Anna Lowenhaupt Tsing [2017b]). Celles-ci caractérisent ce qui devient sauvage sans projet intentionnel (Barraud, 2020c et 2020d). Deuxièmement, dans la continuité des recherches menées sur la restauration écologique des cours d'eau, j'ai investi l'analyse des réensauvagements qui expriment la mise en œuvre de stratégies de conservation de la nature. Ces orientations de recherche appellent le développement d'un cadre d'analyse multiscalaire approprié. En ce sens, le texte que je présente

ici s'inscrit dans la continuité des recherches que j'avais menées sur la « production » de socionature *via* l'ingénierie écologique de rivières sauvages sur la base d'une comparaison entre l'Amérique du Nord et l'Europe. Ce travail m'a permis de me familiariser avec le champ de force des pratiques et initiatives de *rewilding* qui a connu une forte montée en puissance en Europe depuis une vingtaine d'années, après avoir été initialement structuré aux États-Unis (Barraud et Périgord, 2013 ; Jorgensen, 2015 ; Barraud et Portal, 2018 ; Barraud *et al.*, 2019).

Au début des années 2010, la connaissance de ces initiatives dans le champ des sciences sociales, en particulier dans le contexte français, était limitée. En géographie, je peinais à convaincre qu'il existait un mouvement de fond de promotion et de valorisation d'une *wilderness* à l'europpéenne. Pour la plupart de mes collègues spécialistes des questions de la conservation, la *wilderness* était un concept trop situé géographiquement et culturellement pour l'envisager comme un vecteur de transformation de la conservation et des espaces concernés. La *wilderness* faisait alors sens essentiellement en Amérique du Nord. Bien sûr, dans le champ de la conservation internationale et dans une version mondialisée, cette notion était déjà logée depuis longtemps dans les dispositifs d'inventaire et de définition des aires protégées. Cependant, l'idée d'un processus de construction d'une *wilderness* européenne n'allait pas véritablement de soi. Pourtant les historiens de l'environnement (Woëbse et Ziemek, 2022, p. 73-100) ou encore le spécialiste du droit de l'environnement K. Bastmeijer (2016) ont mis en évidence l'intégration continentale de cette conception du sauvage dès le début du ^{xx}e siècle, dans le cadre de la mise en œuvre de certaines aires protégées ou initiatives de réintroduction. La dynamique des initiatives de *rewilding*, à l'échelle mondiale, est désormais portée au cœur des accords internationaux sur la diversité biologique. Récemment, de nombreux acteurs de la conservation ont utilisé ces arènes afin de militer pour le relèvement

significatif de la couverture des aires protégées et de promouvoir l'idée du *rewilding*. Cette intégration politique internationale réactive des tensions entre les pays du Nord et les pays du Suds dans lesquels les projets de conservation les plus importants sont proposés. Dans le même temps, le *rewilding* séduit des acteurs locaux, de grands ou de petits propriétaires fonciers, des stars, des investisseurs richissimes ou bien des gens ordinaires. La reconquête du sauvage suscite l'intérêt des agriculteurs en quête de nouveaux modèles de production et de financement, notamment dans le contexte post-Brexit du Royaume-Uni (Thomas, 2022a et 2022b). Le *Guardian*, titre de presse quotidienne qui couvre de manière intense la question du *rewilding* au Royaume-Uni, pouvait alors titrer « 2022: the year rewilding went mainstream – and a biodiversity deal gave the world hope » (Max Benato, 26 décembre 2022¹). Le *rewilding* s'impose désormais comme un vaste champ d'expériences diverses, étonnantes et parfois contradictoires, encourageantes ou inquiétantes. Il convient donc d'éclairer ce puissant développement en cours et d'en produire la cartographie la plus complète, en embrassant tout à la fois ses interprétations idéelles et ses traductions spatiales concrètes.

Ainsi, cet essai inédit explore, pour fonder un projet de recherche, les différentes formes de (re)conquêtes sauvages. Celles-ci sont interrogées selon trois perspectives croisées : les trajectoires géohistoriques, les spatialités et les mises en récit. L'ouvrage est organisé en deux parties. La première partie de cet ouvrage propose une discussion épistémologique sur les trois notions centrales dans l'élaboration du projet de recherche : le sauvage (chapitre I), l'ensauvagement (chapitre II) et le réensauvagement/le *rewilding* (chapitre III). La seconde partie expose les trois orientations d'un projet de recherche portant sur les reconquêtes

1. [<https://www.theguardian.com/environment/2022/dec/26/2022-the-year-rewilding-went-mainstream-and-a-biodiversity-deal-gave-the-world-hope>], consulté le 29-04-2024.

sauvages qui se déploient selon une logique scalaire. Le chapitre iv présente une réflexion généalogique à l'échelle française sur l'idée et les pratiques associées au *laisser-faire* (la nature), en considérant ses différentes formulations historiques (la nature « abandonnée à elle-même », la non-intervention, la libre évolution, etc.). Le chapitre suivant (v), offre un décryptage du mouvement de promotion de la nature sauvage à l'échelle européenne. Ici, les différentes formes, initiatives, réseaux et mises en récit du *rewilding* sont appréhendées selon une approche de type *political ecology* et à l'aide de la grille de lecture des fronts écologiques (Guyot, 2015a et 2017). Ce chapitre intègre une présentation plus robuste du positionnement théorique qui fonde le projet de recherche. J'y précise les éléments de la *political ecology* que je mobilise dans le cadre d'une géographie sociale environnementale et comme vecteur d'un dialogue interdisciplinaire. Enfin, le dernier chapitre de cet essai (vi) constitue une ouverture sur les dimensions planétaires qui caractérisent les discours, stratégies et initiatives concrètes de reconquêtes du sauvage qui orientent d'une manière significative la conservation de la nature à l'échelle internationale.